

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Daniel Gagnon
Vivre de sa plume au Québec

Gérald Gaudet

Number 56, Winter 1989–1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39149ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gaudet, G. (1989). Daniel Gagnon : vivre de sa plume au Québec. *Lettres québécoises*, (56), 13–15.



DANIEL GAGNON

VIVRE DE SA PLUME AU QUÉBEC

par Gérald Gaudet

G.G. — Qu'est-ce qui s'est passé il y a quelques années pour que vous abandonniez votre emploi pour vous consacrer pleinement à l'écriture?

D.G. — C'est à la suite d'un long murissement que je suis arrivé à cette décision. Un beau jour de novembre, après six années de travail à l'Office de la langue française, en 1976, au moment de l'élection du Parti Québécois curieusement, — peut-être que le fait que le Québec était en effervescence a compté, — j'ai fait le saut, assez naïvement, j'en conviens. Je n'en pouvais plus d'être fonctionnaire, d'être sur le marché du travail comme tout le monde. Je me sentais à part, handicapé : je n'arrivais pas à bien travailler et à écrire comme je le voulais. Je ne réussissais pas à avoir la

liberté et l'esprit libre. Je voulais me dire : tu te prends en charge complètement comme écrivain, en bas de ton nom, tu vas écrire : écrivain. Tant pis au bout s'il y a de l'argent ou non, du mépris ou pas, je veux être écrivain.

G.G. — C'est un peu fou. Vous entrevoyez sans doute quelque chose d'exaltant dans ce métier d'écrivain. Qu'est-ce que c'était?

D.G. — J'avais écrit deux romans qui étaient passés assez inaperçus ou qui avaient été plutôt mal accueillis, mais malgré cela l'écriture m'était nécessaire et je ne pouvais pas travailler comme tout le monde. J'ai une drôle d'explication à donner. C'était un peu par une forme de paresse. On traite d'ailleurs souvent les

artistes de fainéants, et pendant les six ou sept années où j'ai vécu de l'aide sociale, c'était comme cela que j'étais vu. C'est vrai que l'écrivain a un côté paresseux, flâneur, mais il faut aimer flâner dans les livres, paresse dans l'art de la même manière qu'on paresse dans un paysage ou qu'on s'évade dans un visage quand on est peintre. J'en avais contre cette société utilitaire, je ne pouvais plus fonctionner dans ce système et l'écriture me paraissait une libération, de grandes vacances. C'est avec joie que j'ai plongé, mais je plongeais dans des difficultés financières pour plusieurs années. Je ne le savais pas à l'époque, je pensais qu'on me permettrait de vivre.

G.G. — Passer d'un temps où l'on n'a pas tout son temps pour écrire à un autre où on l'a transforme le rapport au monde, à la vie, au social. Comment imaginez-vous ces deux temps d'écriture?

D.G. — Cela a été un choc parce que dans les années qui ont suivi j'ai dû me rendre compte que tout devenait précaire et allait embrouiller ma paix. En même temps, j'étais très content de m'être impliqué à ce point-là puisque cela donnait une teneur plus profonde à tout ce que j'écrivais, à tout ce que je pensais parce que j'étais beaucoup plus l'observateur que je voulais être, j'étais beaucoup plus libre de dire ce que je voulais : je me sentais sans attache et je ne devais rien à personne. De plus, j'ai senti de façon plus aiguë comment la société traitait les arts : on ne voulait rien savoir.

G.G. — Peut-être avez-vous vous-même intériorisé pendant un certain temps l'attitude de mépris que l'on avait développée autour de vous. Si tout le monde va travailler et que soi-même on ne le fait pas, écrire devient comme une irresponsabilité?

D.G. — Mes oncles me demandaient : quand travailles-tu? Je disais : je travaille vingt-quatre heures par jour, et ils partaient à rire. Mais moi, je ne faisais plus de différence entre le travail et le loisir. Je voulais tout simplement être. Flâner me permettait de jeter un regard sur le monde. Que ce soit le scientifique qui regarde la feuille, le peintre ou l'écrivain qui flâne dans un bar jusqu'à deux heures du matin, toute expérience devient intéressante pour l'art parce que tu as le temps et que tu te consacres à cela pleinement. Tu es complètement inutile pour la société mais en même temps tu lui es nécessaire. C'est une respiration, c'est de l'air. Sans cela la vie ne serait pas facile.

G.G. — Mais n'y a-t-il pas là un danger? Puisque l'écrivain parle toujours de son milieu jusqu'à un certain point, de la vie telle qu'il la sent, telle qu'il la voit, n'y a-t-il pas un danger de ne pas la vivre comme tout le monde? N'y a-t-il pas le danger de donner de la vie une vision un peu biaisée?

D.G. — C'est en partie vrai parce que cela a été des années noires où j'ai développé beaucoup de ressentiment. Aujourd'hui je suis beaucoup plus tran-

quille et aussi libre qu'avant et je vis un peu plus comme tout le monde : je m'habille comme tout le monde, j'ai une tête qui, dans le métro, ne sort pas de l'ordinaire, bref, je passe tout à fait inaperçu, je mène une vie ordinaire, très rangée, dans une petite famille. Mais, en même temps, dans ma tête, je suis resté écrivain et j'ai gardé en mémoire le temps où c'était difficile de vivre en écrivain alors que je sentais beaucoup de mépris. Cela ne me dérange plus et je n'ai pas l'impression de faire un métier marginal. C'est extrêmement fragile ce que je fais, il y a énormément de pauvres à Montréal. D'ailleurs, je ne suis pas très loin d'eux autres par mes revenus.

G.G. — Mais au fond cette marginalité ou cette belle paresse, si on les méprise, c'est peut-être aussi parce que vous vivez comme un peu tout le monde aimerait vivre. Ceux qui travaillent aimeraient avoir du temps, tout leur temps.



D.G. — Oui, on jalouse l'artiste, mais en même c'est parce qu'on ne connaît pas les difficultés qu'il peut avoir. Évidemment, on me voyait flâner et cela enrageait. On disait : on paye ces gars-là, on paye leur vie avec nos impôts, puis en plus ils publient des livres qui sont illisibles. Tout cet arrière-plan culturel me traversait. Aujourd'hui, cela ne me dérange pas. Mais si on envie les artistes, on ne comprend pas davantage que les artistes sont nos poumons, qu'ils dévoilent des pans de ciel. On aime parfois ce qu'ils font, ce qu'ils écrivent ou ce qu'ils peignent sans se rendre compte qu'ils sont importants pour nous.

G.G. — L'artiste c'est celui qui trouve les mots que l'on désespère parfois de pouvoir trouver. On est tous à la recherche d'un mot, d'un livre, d'un écrivain. Comme ce n'est jamais exactement ce que l'on cherche, on continue à lire.

D.G. — Oui, l'écrivain est une sorte de découvreur de ce qui existe déjà dans le monde, mais qui va exprimer ce que les gens n'ont pas le temps d'exprimer.

G.G. — Là, il va y avoir une belle jalousie... parce que flâner c'est avoir du temps pour trouver les mots.

D.G. — C'est une recherche tranquille. Ça, c'est comme le vêtement brillant de l'artiste. C'est son salaire. Mais il y en a qui sombrent aussi. L'histoire littéraire nous le montre. Le flânage, il faut savoir le faire. Si tu t'en vas flâner du côté sombre pendant plusieurs années et qu'il n'y a plus personne, tu perds une sorte de foi sans être capable de remonter.

G.G. — Où prenez-vous votre appui maintenant? Vous devez avoir trouvé en vous une force qui vous permet de continuer?

D.G. — Je serais tenté de dire que la récompense de l'écriture, c'est l'écriture, tout comme la récompense de la peinture, c'est la peinture. Mais je ne pense pas que cela suffise. Je pense que, depuis quelques années, je trouve une grande solidarité entre les écrivains. Entre autres, à cause des rencontres que je peux faire, des livres que je lis. À cause de mon implication dans la revue XYZ où de nombreuses amitiés se sont développées. Aussi à cause de l'aventure des tableaux qui me fait ressentir cette espèce de sympathie parce qu'on est tous des artistes et qu'on a tous envie de pousser la création plus loin. On se reconnaît le même type de courage et on s'apprécie davantage pour cela. Seul, on ne peut pas, sinon on se retrouve dans la situation de Nelligan, d'Aquin. Il faut donc une grande foi et les autres écrivains nous aident à la maintenir intacte.

G.G. — Pourquoi cette idée de peindre les écrivains?

D.G. — Je peins des écrivains par amour de l'écriture justement. C'est comme une possibilité de mettre de la couleur sur l'écrit et de rendre hommage aux écrivains que j'aime. Il y a Kéro qui a fait de très belles photos, mais le portrait ne se fait plus.

G.G. — Ce ne sont pas des photos que vous faites, ce sont des portraits qui déforment la personne de l'écrivain sans lui enlever ce qui la rend reconnaissable par le regard, par une couleur, par un climat affectif. Comment voyez-vous votre manière d'approcher l'écrivain?

D.G. — Très souvent par une vision intérieure. La plupart du temps j'ai une connaissance de l'œuvre de ces écrivains et de leur personnalité quand le contact se fait pendant les deux heures que le tableau se fait. Il est important pour moi que le visage ne soit pas photographique. C'est que je veux faire ressortir une vision très profonde de l'artiste, par le regard comme vous l'avez remarqué, et je pense que, parce qu'ils sont quand même assez osés, ces portraits auraient de la difficulté à être acceptés par des gens qui ne seraient pas des artistes. Si je peignais mon voisin, il pourrait penser que je veux rire de lui parce que son nez n'est pas tout à fait proportionné.

G.G. — Pourquoi la déformation?

D.G. — Pour donner plus de réalité. Pour enlever le visage photographique et révéler un visage intérieur que cet artiste porte. C'est comme un décapage : on voit plus en déformant. On est trop habitué à voir le visage photographique qui ne livre pas toujours la profondeur, alors il faut marquer l'intériorité pour nous en approcher. L'écrivain est un porteur. Il est investi d'un monde. La seule chose qui me fait peur c'est qu'il se décourage. Je pense que peindre les écrivains me rend plus solidaire de leur courage. Il m'arrive de penser que je peins les derniers vrais écrivains du Québec. Cela me les rend encore plus attachants. Ils me donnent confiance.

G.G. — Au niveau des thèmes abordés dans l'œuvre, est-ce que le choix de devenir «flâneur à temps plein» a modifié quelque chose?

D.G. — C'est curieux parce qu'au moment où je décide de devenir un écrivain à temps plein, je publie un roman et après il y a un silence de sept années. Il s'est fait un bon brassage. Les livres qui ont été publiés par la suite sont différents, surtout au niveau des person-

nages. La mort m'avait toujours intéressé, mais là j'en ai parlé plus directement dans *La Fée calcinée*, par exemple, où elle est vivante, se promène et traverse tout le livre. Je ne l'aurais pas écrit au début. Dans la mort, on peut découvrir une très grande solidarité. J'avais donc envie d'aller dans des thèmes encore plus essentiels.

G.G. — On dirait que dans cette solitude vous cherchiez des lieux plus essentiels pour recréer une solidarité?

D.G. — Probablement, assez inconsciemment. C'est comme une solidarité très grande avec les vivants, avec la condition humaine. C'est une façon de dépasser la solitude et de sentir ce qui se passe chez les autres. □

les herbes rouges

THÉÂTRE



ROMAN



POÉSIE



NOUVELLES



- 173 Laurence Tardi, *Caryopse ou Le monde entier*, 4,00\$
- 174-175 Paul-André Bibeau, *Porte silence*, 6,00\$
- 176 Jean-Marc Desgent, *L'état de grâce*, 4,00\$
- 177 Christian Mistrail, *Cockrell dehors dedans*, 4,00\$
- abonnement: 10 nos, 30,00\$ ci-joint chèque mandat-poste

les herbes rouges

C.P. 81, Bureau E, Montréal, Québec H2T 3A5

Nom _____ Adresse _____

Ville _____ Code postal _____